

et dont l'enjeu se trouve être notre existence commerciale même.

Le deuxième semestre de 1861 a été marqué par la mise à exécution des deux traités de commerce conclus avec l'Angleterre et avec la Belgique. — Ce que nous avons à constater dans ce compte rendu, ce sont les premiers résultats de cette double épreuve imposée aux diverses industries de notre circonscription; mais, avant d'entrer dans cet examen, nous ne croyons pas inutile de dire en quelques mots quelle était notre situation avant l'application de ce qu'on appelle les réformes économiques.

La période décennale qui s'est écoulée de 1850 à 1860 a été marquée, dans la région manufacturière formée par les villes de Tourcoing et Roubaix (qu'il est impossible de séparer dans l'examen des questions commerciales), par un développement des diverses industries locales vraiment inouï, et tel qu'il n'y en a peut-être pas d'exemple dans l'histoire de l'Empire français. Tous les établissements préexistants ont été considérablement agrandis; un nombre plus considérable d'autres établissements ont été formés, et, la confiance régnant dans tous les esprits, tous escomptaient l'avenir et se lançaient, peut-être témérairement, dans d'audacieuses entreprises. — C'est pendant cette période que nous avons vu s'établir de nouvelles et importantes filatures de coton qui ont vulgarisé l'emploi des renvideurs pour les gros numéros et des demi-renvideurs pour les numéros fins. — Nous avons vu de grands établissements de peignage mécanique appliquer les différents systèmes employés en France et en Angleterre, et substituer le travail des machines au travail de nos peigneurs; nous avons vu l'implantation du tissage mécanique, et son application non-seulement aux tissus unis, mais encore aux tissus brochés et à carreaux. La filature des laines longues au métier continu a été importée dans les dernières années à côté de la filature au Mull-Jenny, et, sans les derniers traités, elle était appelée à prendre une grande extension. Les industries accessoires, comme les teintures, les apprêts et les impressions, ne sont pas restées en arrière; de grands établissements ont été créés, et une émulation générale animant tous les esprits, les succès couronnant presque toutes les créations nouvelles, nous marchions en avant avec une confiance qui n'était pas de la témérité, et nous étions fiers de nos progrès comme de nos succès.

L'ouvrier de son côté, participait largement à cette prospérité générale; il ne s'est pour ainsi dire pas aperçu des révolutions industrielles qui substituaient le peignage mécanique au peignage à la main, le renvideur automate au métier primitif dit Mull-Jenny, le tissage mécanique au tissage ancien, et l'application de la vapeur à une foule de travaux où l'homme avait à appliquer ses forces physiques; les salaires étaient partout très-abondants, plus élevés qu'on ne les avait vus à aucune époque, et une aisance générale répandait la satisfaction dans toutes les classes de la société.

Malgré la défiance qui a commencé à se répandre dans nos esprits à l'annonce des divers traités, alors en projet, la situation générale s'est peu modifiée dans le cours de l'année 1860, et c'est dans le cours du premier semestre 1861, à mesure que nous approchions du délai fatal assigné à nos industries, que nous avons vu un ralentissement s'opérer peu à peu et graduellement dans les affaires.

Beaucoup d'optimistes, en ne voyant pas l'industrie s'arrêter brusquement lors de l'exécution des traités, ont cru l'épreuve favorable, et se sont empressés de proclamer une victoire prématurée, triste illusion qui se dissipe de jour en jour, et qui n'a pu exister que chez les personnes qui ne sont pas initiées à la marche des affaires. Notre industrie était lancée à fond de train, comme une locomotive, et tout ce qu'on a pu faire dans les premiers temps, ça été de ralentir son mouvement,

avant de songer à l'arrêter complètement. Ce qui caractérise le dernier semestre de 1861, c'est la cessation de plus en plus grande du travail industriel; ce qui le caractérise en ce moment, c'est l'imminence d'un chômage plus ou moins général, le découragement, la défiance, l'inquiétude de l'avenir, et le nombre de plus en plus grand des ouvriers sans travail ou des ouvriers qui ne travaillent plus qu'un certain nombre d'heures.

Mais, hâtons nous de le dire, la révolution économique opérée n'est point la seule cause à laquelle il faut attribuer la situation déplorable que nous venons d'exposer; d'autres causes des plus sérieuses entravent la marche des affaires, et toutes ensemble aggravent, en quelque sorte, une situation foncièrement mauvaise. La cherté des céréales impose des privations aux classes nécessiteuses, et l'on ne songe point à acheter de vêtements, lorsque le salaire suffit à peine à payer le pain.

Pendant la période qui s'est écoulée de 1850 à 1860, nous avons eu à supporter une cherté des céréales plus grande qu'aujourd'hui; nous avons eu à supporter une crise financière et une élévation considérable du taux d'intérêt, résultat d'un crise bien autrement grave qui frappait l'Angleterre, les Etats-Unis et une partie du continent; nous avons eu la longue guerre de Crimée, et la guerre plus courte, mais non moins glorieuse, d'Italie; et nos diverses industries ont traversé ces moments périlleux sans en éprouver le moindre ralentissement; la confiance générale n'a pas été un seul instant ébranlée, l'aisance de nos populations n'a jamais cessé d'être parfaite, et c'est au milieu de ces épreuves que s'accomplissent nos plus belles transformations industrielles et nos plus beaux progrès.

Que conclure de ce rapprochement? sinon que le système protecteur avait cet heureux avantage de nous réserver le marche français dans les moments où nos exportations subissaient un temps d'arrêt, de nous isoler en quelque sorte des grandes crises qui viennent périodiquement frapper les autres contrées, et d'atténuer ainsi pour nous l'action néfaste des fléaux qu'il plaît à Dieu d'infliger à l'humanité.

Aujourd'hui nous subissons les tristes conséquences d'une récolte mauvaise, d'une situation financière fort tendue, d'une guerre intestine aux Etats-Unis, d'une grande cherté et d'une rareté plus grande encore du coton, et c'est au milieu des complications que ces diverses causes produisent que nous avons à disputer le marché français aux produits belges et anglais, d'autant plus empressés de faire invasion parmi nous, que ces produits ne trouvent plus leur écoulement habituel dans les autres pays.

Nous avons donc eu raison de le dire, l'application des traités avec la Belgique et avec l'Angleterre est la cause aggravante de la situation que nous allons exposer, et nous le prouverons en indiquant la position de chacune de nos grandes industries.

INDUSTRIE COTONNIÈRE.

La filature de coton semblait l'industrie la plus menacée par les traités conclus avec l'Angleterre et avec la Belgique, en raison des grands progrès réalisés par nos voisins, et des conditions favorables dans lesquelles ils se trouvent; et cependant la filature de coton semble jusqu'à ce jour la moins atteinte par la concurrence étrangère; ce n'est que depuis un mois que le travail a été ralenti dans quelques établissements, et, sauf ces exceptions, les ouvriers ont reçu leur salaire accoutumé.

Mais on aurait tort de conclure de cet état de choses que la filature de coton soutiendra avec succès la lutte contre l'Angleterre et la Belgique, et que la question, à cet égard, soit jugée définitivement. Tout le monde connaît la hausse que le coton a subi par suite de la guerre civile des Etats-Unis. Le bas Louisiana s'est élevé de 93 à plus de 151 fr. les 50

kilogrammes, ce qui présente une hausse, de plus bas au plus haut, de 250 fr. par balle.

Tous nos filateurs indistinctement, en prévision de ce qui est arrivé, avaient fait des approvisionnements considérables, et ils eussent fait des bénéfices considérables s'ils eussent voulu arrêter leurs usines et vendre leurs cotons, mais nous devons dire, à leur honneur, qu'ils n'ont pas voulu le faire; ils ont préféré vendre leurs fils à des prix qui n'étaient point en rapport avec le cours des cotons bruts, et donner ainsi de l'occupation à leurs ouvriers.

En Belgique et en Angleterre surtout les établissements ont des proportions colossales; un approvisionnement même restreint demanderait des capitaux impossibles. Or, il en résulte que le cours des fils suit toujours le cours des bruts; c'est ainsi que ces cours ont souvent été plus élevés qu'en France, et ce qui explique pourquoi l'importation des cotons files n'est point portée, jusqu'au 1^{er} janvier, que pour 14,388 quintaux, encore n'en avait-on acquitté que 4,914; mais il est à remarquer que l'importation a été en augmentant dans les derniers mois, et qu'il est à craindre que cette progression ne continue.

On ne peut donc rien préjuger de ce qui arrivera, lorsque les approvisionnements anciens seront épuisés et lorsque nos filateurs seront obligés de payer leurs cotons au même cours que les Anglais et les Belges. Tous les cotons files vendus depuis six mois sont loin d'avoir été employés; la spéculation en a pris beaucoup, parce que leur cours n'était point en rapport avec le cours des cotons bruts et en prévision de la hausse qui a prévalu depuis. Ce qui prouve la vérité de notre assertion, c'est que, depuis près de deux mois, il y a une vente des cotons files; indépendamment d'une concurrence directe dans l'importation des cotons files, nos filateurs seront atteints indirectement par l'introduction considérable de tissus de coton écus, banchis, teints et de tissus mélangés, chaîne-coton; or, il est impossible qu'il n'en résulte point pour cette grande industrie un dommage sérieux. Les états de touane accusent, pour les mois d'octobre et de novembre, une introduction de tissus de coton pour une valeur de 3,608,000 fr.; nous ajouterons que si des importations de machines ont lieu pour la filature de coton, c'est uniquement pour améliorer l'ancienne outillage, dont l'emploi est devenu aujourd'hui impossible.

(La fin au prochain numéro.)

DISCOURS DE LORD PALMERSTON.

Nous lisons dans le *Moniteur universel* d'hier le compte-rendu de la séance de la Chambre des communes de samedi dernier, dans laquelle lord Palmerston a prononcé, à propos des traités de commerce, un assez long discours dont nous extrayons les passages les plus intéressants en prenant la liberté d'y intercaler quelques commentaires.

Le représentant de Bradford, M. Forster, manufacturier fort connu dans notre ville, et M. Barnes, représentant de Bolton, ont reproché au ministère de négliger les intérêts commerciaux anglais, principalement en Belgique, où ces messieurs trouvent que la France se fait une trop grosse part comparativement à l'Angleterre. — Ils demandent à quel point en sont les négociations à ce sujet et si l'on a fait au gouvernement belge toutes les remontrances nécessaires pour l'amener à placer l'Angleterre dans la même situation que la nation la plus favorisée.

Sans tenir compte plus qu'il ne faut du sentiment toujours vivace de jalousie

contre la France, nous ferons observer que les Belges doivent être médiocrement satisfaits de l'ardeur des Anglais à les fournir quand même de leurs produits.

La lutte, dans des conditions plus avantageuses que les nôtres, a déjà mis les manufactures de nos voisins dans un assez triste état; mais ils peuvent espérer arriver bientôt à une position aussi brillante que Roubaix, si les Anglais parviennent à imposer à la Belgique les conditions remarquables du traité de commerce français, dont ils nous font l'honneur de se déclarer très contents.

Lord Palmerston répond qu'il a toute confiance que les négociations seront couronnées de succès, car, dit-il :

L'Angleterre a eu une très grande part dans les négociations qui ont abouti à l'établissement de l'indépendance de la Belgique; et, par conséquent, la Belgique doit être désireuse de donner à l'Angleterre des avantages égaux ou même supérieurs à ceux qu'elle accorde aux autres contrées.

Sans doute, l'Angleterre ne donne rien pour rien. N'est-il pas constant que c'est elle qui a affranchi la Belgique? Et la Belgique ne doit-elle pas lui en témoigner sa reconnaissance en lui faisant des avantages exceptionnels, au risque de ruiner son industrie?

Nous savons combien longtemps a prévalu dans le public l'opinion que la protection était un bienfait pour l'industrie nationale. Aujourd'hui, heureusement, nous sommes entièrement revenus de notre erreur : mais la Belgique N'EST PAS ENCORE SI AVANCÉE DANS SON ÉDUCATION COMMERCIALE, et le gouvernement belge a à vaincre de grands préjugés locaux. Les Belges nous font ce compliment de dire qu'ils ont plus peur de la concurrence de l'industrie anglaise que de celle de l'industrie française; c'est pour quoi ils ont été beaucoup plus accommodants avec la France qu'ils ne sont tentés de l'être avec nous. J'ai aujourd'hui la ferme confiance que ces préjugés sont vaincus, et que nous serons bientôt absolument sur le même pied que la nation la plus favorisée.

Effectivement, les Belges font preuve d'ignorance crasse en ne comprenant pas cela. Qu'ils viennent donc visiter Roubaix, et se convaincre des avantages que nous procure notre éducation plus avancée!

Malheureusement, il y a en Belgique un obstacle que lord Palmerston a eu le bonheur de ne pas rencontrer en France, et il s'en plaint amèrement :

Le gouvernement belge a toujours manqué le plus vif désir de faire vis-à-vis de la Grande-Bretagne tout ce qu'exigent la justice et l'honnêteté. Mais, comme il y a en Belgique une assemblée populaire et que cette assemblée, COMME TOUTES LES ASSEMBLÉES POPULAIRES, est souvent gouvernée par l'ignorance, les préjugés et la passion, le gouvernement belge a à surmonter des difficultés que ne rencontrerait point un gouvernement plus absolu.

Voyez-vous? Voilà ce que c'est que d'avoir des Chambres qui ne comprennent pas les véritables intérêts du pays, et qui se laissent gouverner par l'ignorance, les préjugés et la passion! Sans ces Chambres, un trait de plume suffirait.

Lord Palmerston fait ensuite un petit cours d'économie libre-échangiste, et s'applique à dorer la pilule aux nations étrangères qui sont encore plongées dans l'obscurité. — Ici, il faut s'incliner, et adorer, autant que possible, en silence :

L'honorable gentleman (M. Forster) pense que les intérêts commerciaux des pays sont négligés par le Forcing-Office, tandis qu'au contraire les nations continentales nous reprochent de n'envoyer, dans nos négociations, que les intérêts de l'Angleterre. Elles regardent notre pays comme une nation égoïste, ne cherchant que les intérêts de son commerce. — L'Allemagne s'est imaginée que l'Angleterre ne défendait les principes du libre-échange que pour la miner et l'inonder de marchandises anglaises.

Sa Seigneurie a bien raison d'être contrariée; mais qu'elle veuille bien remarquer que ceux qui disent cela sont des Allemands, têtes carrées et épaisses, dont l'éducation commerciale n'est guère plus avancée que celle des Belges.

Les nations étrangères, continue le noble lord, se figurent que nous donnons nos marchandises sans rien prendre en échange, que NOUS LES ACCABLONS DE PRÉSENTS. Elles oublient qu'elles ne peuvent rien prendre de nous sans nous donner quelque chose de valeur égale, et que la conséquence de l'admission chez elles de nos produits, pour subvenir aux besoins de leurs consommateurs, est QU'ELLES S'IMPOSENT A ELLES-MÊMES LA NÉCESSITÉ DE PRODUIRE A LEUR TOUR, afin de payer ce que nous leur fournissons. Rien n'est donc plus chimérique que l'idée qu'elles s'étaient faite.

Nous engageons nos lecteurs à relire et à savourer deux fois ce passage qui prouve surabondamment les énormes avantages du libre-échange... quand il est bien compris.

Vous figurez-vous, ô nations étrangères, que vous allez ainsi vous croiser les bras; que l'Angleterre, la noble et généreuse Angleterre, va vous accabler de présents, c'est-à-dire de marchandises, et que vous n'irez pas vous imposer la nécessité de produire le plus possible à votre tour, pour échanger contre ses fournitures?

Venez nous voir en France, Belges et Allemands! Nous en savons quelque chose depuis six mois; et vous jugerez comme nous sentons bien cette nécessité de travailler et comme ces paroles sont profondément vraies.

Lord Palmerston termine ainsi son discours :

Ces craintes sont maintenant dissipées; partout, j'en ai la ferme espoir. Elles ont graduellement disparu, et le traité avec la France aura pour effet de désabuser les esprits à ce sujet.

Ainsi l'Angleterre est bien contente de notre bonne conduite; nous servons de démonstration et d'appau aux autres nations continentales.

Quel cœur français ne serait fier et heureux de cette approbation et du rôle qu'on nous confie!

Il est à croire que les fabricants de Roubaix utiliseront leurs loisirs en se faisant les apôtres du libre-échange qui leur réussit si bien.

J. REBOUX.

» Mais l'épée aujourd'hui n'est qu'un hochet barbare :
» On jette à l'héroïsme une souris moqueur.

» A ce monde caduc, et qui se fait avare,
» Qu'importe le vaincu? qu'importe le vainqueur?
» C'est de l'or qu'il lui faut! l'or est, dit-on, moins rare;
» — Oui, moins rare vraiment que ne devient l'honneur!

» Dors hélas! au fourreau, ma frémissante épée :
» L'homme est vicieux, et la gloire a clos son épopee;
» Dors et subis la rouille! et toi, mon cœur, et toi,
» Que je sens dans mon sein tant palpitier et battre,
» Voudrais-tu donc aimer, ne pouvant plus combattre?
» — Mais tout est mort, l'amour, l'espérance et la foi!

Le cœur d'un poète ne peut rester vide. Mariska va l'occuper tout entier.
Il la rencontre un jour sur le Danube, dans un traineau. Les chevaux trop fougueux l'emportent. Il rassure la jeune fille et la garantit du danger.

» La jeune fille, alors, aux doux regards de flamme
» Me dit un doux merci qui m'est resté dans l'âme,
» Qui m'est resté dans l'âme ainsi qu'un trait vainqueur,
» Et, depuis, Mariska me chante.

Ici commence la première station de douleur :

» Je t'aime, Mariska, mais je serais ton père;
» J'ai deux fois les vingt ans qui brillent sur ton front.
» Te demander ton cœur serait te faire affront :
» Oh! laisse-moi t'aimer! c'est tout ce que j'espère.

Si je ne me trompe, la clé du poème est dans ces deux vers soulignés. Nimbseh ne savait pas vieillir.

» Ou ne connaît pas (dit l'auteur dans son avertissement), la date précise de la mort de Nimbseh; il tomba peut-être la veille du jour qui allait lui sonner sa quarantième année. Ce bruit lui eut été insupportable, et je crois qu'il aura fait de son mieux pour ne pas l'entendre. Il ne parlait jamais qu'avec effroi de cet âge fatal, de cet an quarante, de ce cap des tempêtes qu'il ne franchirait pas.

» comme il le disait dans son langage image de poète.
» Sans qu'il se l'avouât peut-être, c'était moins la disproportion d'âge, que l'âge lui-même qui l'effrayait.

Pour l'homme dont la vie a été heureuse, dont les rêves ont été accomplis, la quarantaine est le point culminant où l'on se repose un instant, où l'on retrempe ses forces, arrivées à leur entier développement, pour reprendre sa course et s'élever encore. Pour celui dont les projets d'avenir ont été détruits, dont la vie, en un mot a été manquée, c'est le terme fatal de tout espoir. A vingt ans on a une foi aveugle — à trente, malgré bien des illusions perdues, on espère encore. — A quarante on va se briser contre le cap des tempêtes dont parle le poète.

Depuis dans son patriotisme, il se rattache à un jeune amour. Là encore se dresse ce fatal fantôme des quarante ans. Il doute.

Mariska consent à le voir.

» O la belle action, digne de la belle âme!
» Oh! la sainte action que Jésus bénirait!
» Devinant que mon cœur t'aime et saigne en secret
» Tu voulais, en partant, y poser un dicte.

Et tu t'es compromise, et, sans craindre le blâme,
» Sûre de ta vertu, que rien ne ternirait,
» Sur cette grande route, où mon œil t'aspirait,
» Tu t'élanças vers moi, pure et vaillante femme!

Ce n'est encore que de la reconnaissance, mais il espère. Le portrait de Mariska est charmant de forme, il semble que le crayon de Vidal ait passé par là. Les alternatives diverses de joie, de doute, de douleur qui agitent notre héros échappent à l'analyse : il faut lire l'œuvre.

Après l'espoir, le doute — il ne le voit plus et des pages touchantes menent doucement et par une gradation habilement conduite, au moment où il est, où, plutôt, il se croit aimé.

Sa joie est douce et simple. Mariska suit les bords du Danube — elle lui fait un signe.

» Elle était là; ma main avait pressé la sienne —
» — Instant le plus sacré dont mon cœur se souvienne!

Instant le plus amer, s'il n'était le plus doux!
» Nous n'avions pour témoin que le Danube et nous.

Ce qui fut dit repose en nos âmes profondes
» Et le fleuve discret le berce sur ses ondes.

Dieu calmé nous sourit d'un signe solennel
» Car aux cieux éclaircis brillait un arc en-ciel... (P. 55).

Rien de plus frais que la crise (61) regret jete encore
» à sa jeunesse :

Si mon printemps a fui, mon été brûlé encore
» Et je suis tout au plus à mon ardent juillet :
» Le fruit pend où jadis la blanche fleur brillait,
» Et le soleil, plus haut, le mûrit et le dore.

Poète, pourquoi donc regretter ton aurore?
» Trop d'éblouissement n'aveuglerait;
» Ton regard est plus sûr, ton esprit plus complet
» Monte, monte toujours d'une aile plus sonore.

— Mais la jeunesse, hélas! et son charme enchanté?
» L'oranger aux fruits d'or est-il donc sans beauté?
» Le front que la pensée étoile est-il sans grâce?

Pauvre cœur, pourquoi donc battre ainsi dans mon sein?
» De plus jeunes ont-ils un plus noble dessein?
» Je te sens plus d'ardeur qu'ils n'ont souvent de glace.

Et plus loin, page 71 :

Oui, je serais ton père! ah! ma trop chère enfant,

Comme à ce seul penser mon pauvre cœur se fend,
» Et quel trouble l'empit! Car si j'étais ton père,
» Je serais près de toi, trop chère enfant, trop chère!
» Et je pourrais tout haut t'appeler Mariska.
» Nom qu'en secret mon cœur si longtemps invoquait
» Et lorsque tu n'étais que bien petite encore.
» J'aurais pu te mener dans les bois, dès l'aurore,
» Pour t'inspirer l'amour de l'ombre, des oiseaux,
» Des fleurs, des arbres verts, de la mousse et des eaux;

Et mes lèvres auraient essuyé la rosée
» Par le vent matinal sur ton front déposé,
» Et pour mieux épargner la fatigue à tes pas,
» Je t'aurais, au retour, portée entre mes bras;
» Et tu m'aurais aimé. — Mais un autre est ton père,
» Et j'ai presque son âge, et voilà ma misère.

Dans les *abîmes* (P. 75.) sa douleur se colore d'une teinte d'amertume, légère encore, mais qui va s'assombrir.

Tu parles de devoir? dis plutôt que l'amour
» N'alluma point pour moi de baisers sur tes lèvres!
» Q'en me disant : je t'aime! ah! tu mentis un jour,
» Ce jour gros d'un bonheur hélas! dont tu me sévras!
» Dis plutôt : « Si j'étais, je t'aime plus : le cœur
» Est un abîme, l'âme est une aile inconstante :
» Elle se pose un jour sur une ardente fleur,
» Et s'envole aussitôt qu'une autre fleur la tente.

Toute cette pièce a un cachet plus large; la poésie s'élève avec la certitude du malheur.

Le poète est plus véritablement poète dans la douleur que dans la joie. — La poésie, comme la religion, console; heureux, on l'oublie; malheureux, on l'appelle.

Dans *Mieux vaut mourir* (p. 83.) le désespoir commence; l'ombre d'un rival possible apparaît.

Jalousie et Vengeance — la *Trahison* — sont pleines d'élévation et d'énergie — et cependant dans sa colère, dans les accents de haine que lui inspire son rival, pas un mot dur contre Mariska — il pleure sur elle surtout. Le reproche est doux comme son amour.

Il cherche dans les replis cachés du cœur humain, du cœur de la femme, cette éternelle énigme dont la femme elle-même ne peut trouver le mot, une excuse à Mariska.

Et toi, fus-tu loyale aussi? qui sait? peut-être!
» Comme il vient, tout à coup l'amour peut disparaître,
» Quand elle a dit : « Je t'aime! » ah! crois qu'elle t'aimait.